

Primauté - Conciliarité une antinomie théologique à vivre

I- Préambule évangélique : « Qui est le premier ? »

Puisque nous nous trouvons dans une situation de blocage depuis un millénaire, il serait bien de revenir à notre source commune, **l'Évangile**, c'est-à-dire aux pensées divines.

« **Primauté** » et « **primat** » viennent du latin : « *primus* », premier. Qui est le premier ? [Qui est à l'honneur ? Qui a la préséance ? *ou* Qui dirige ? Qui domine ? Qui est la tête ?]. Cette question apparaît clairement dans l'Évangile et le Christ y répond clairement, en trois endroits au moins :

1- Les Apôtres se posent entre eux la question (Qui est le plus grand ?). Le Christ place un petit enfant au milieu d'eux, comme un symbole, pour frapper l'esprit de Ses disciples, et dit :

-« Si quelqu'un veut être le premier (*prôtos, primus*) il sera le dernier de tous et serviteur de tous » (Mc 9/35).

-« Car celui qui se trouve le plus petit parmi vous tous, celui-ci est grand » (Lc 18/48).

2- Jacques et Jean demandent au Christ (ou plutôt envoient leur mère le demander) **à être assis à Sa droite et à Sa gauche dans le Royaume de Dieu** (c'est-à-dire aux deux meilleures places). Le Christ répond d'abord : « vous ne savez pas ce que vous demandez », puis : c'est Mon Père qui a choisi ceux à qui elles sont destinées. Comme les autres Apôtres sont scandalisés, le Christ donne une leçon à tout le collège apostolique, qui confirme ce qu'Il avait dit auparavant (ci-dessus) : « Celui qui voudra devenir grand parmi vous sera votre serviteur et celui qui voudra être le premier (*prôtos, primus*) sera votre esclave » (Mt 20/20-28 et Mc 10/35-45).

3- Pendant la Sainte Cène, le Christ lave les pieds de Ses disciples, ce qui était une fonction des esclaves dans l'Antiquité gréco-romaine. Il leur enjoint de faire de même et ajoute : « Vous m'appellez Maître et Seigneur et vous dites bien, car Je le suis. Si donc Je vous ai lavé les pieds, Moi le Seigneur et Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns des autres ». (Jn 13/2-17). Le Seigneur affirme clairement qu'Il est le Maître, mais Il leur montre comment Il dirige et gouverne. Et Il ajoute : «... vous êtes heureux si vous le mettez en pratique » (et pas seulement si vous le savez), ce qui veut dire : faites comme Moi¹.

C'est un renversement complet des valeurs. Nous pourrions résumer l'enseignement du Seigneur :

- Le premier est celui qui *se comporte* comme le dernier, le plus grand comme le plus petit et le maître comme celui qui sert.

- Les places respectives des uns et des autres sont données par le Père céleste.

- La question soulevée n'est pas primordiale (le plus important est d'être « comme un enfant » devant Dieu, et de servir les autres, comme Dieu le fait Lui-même)

- En filigrane, il y a aussi une réponse : le premier c'est votre Maître, le Christ. Mais Il ne dit jamais qu'Il est le premier, car en tant que Fils, Il se tient toujours dans une obéissance parfaite à Son Père céleste, qui est « premier », parce que Source, conformément à Son caractère hypostatique.

Or, depuis 2000 ans, cette question de la primauté obsède l'Église, c'est à dire la hiérarchie ecclésiastique, comme si elle était capitale. Cela vaut pour Rome, où c'est caricatural, mais aussi pour l'Orthodoxie, où il y a des affrontements et des rivalités entre Églises-soeurs. Ce comportement n'est pas conforme à l'Évangile, et n'est pas digne du Christ. Je considère que c'est un péché collectif, dont nous devons tous nous repentir.

(1) Ceci a aussi une signification symbolique, car les pieds représentent les démarches : en lavant les pieds de Ses disciples, Il purifie leurs démarches. En plus de l'enseignement ecclésiologique qu'Il donne, Il montre le rôle d'un père spirituel, d'un vrai maître.

II- Un survol de l'histoire de l'Eglise, sur 2000 ans

Le problème de la primauté ne peut pas être étudié en soi : il est lié, en interne, à l'évolution générale de l'Eglise, et, en externe, à celle des relations de l'Eglise avec l'Etat et la société. D'où la nécessité de faire un survol de ces 2000 ans pour voir d'où on est parti, et à quoi on a abouti.

1- Le Christ et l'Eglise apostolique : les fondements

Pendant les 40 jours après Pâques, le Christ achève de préparer Ses Apôtres et les initie aux mystères de l'Eglise et des Sacrements d'une façon plus précise et plus explicite, selon la Tradition. Puis Il les quitte lors de l'Ascension. Il faut remarquer que **le Seigneur n'a pas donné de « feuille de route » à Ses Apôtres** : Il n'a pas laissé de structure ni d'organisation. Il leur a laissé **un esprit** des choses : Son enseignement et Son exemple.

Plus encore, **Il va continuer à œuvrer**, mais invisiblement. Les Apôtres, influencés par Pierre qui est toujours un peu volontariste, se pressent d'élire Matthias. Mais le Christ a choisi Paul (après la Pentecôte), parce que les Apôtres demeurent craintifs et prisonniers du cadre judaïque. Paul est un ardent missionnaire que le Saint-Esprit va « jeter » sur les gentils, les païens. Mais le Seigneur n'a pas remis en cause l'élection de Matthias. Le nombre parfait et symbolique du collège apostolique est 12, mais en fait, il se situe entre 11 (les Douze moins Juda) et 13 (les Douze plus Paul). C'est une exactitude spirituelle et non formelle. Dieu est libre et l'Homme, Son image, est libre : il y a une synergie entre Dieu et l'Homme, une union libre des deux volontés.

Lorsqu'on regarde **la vie de cette première communauté chrétienne** à travers les Actes et les Epîtres, on a bien du mal à en comprendre l'organisation (qui est quoi et qui fait quoi ?). Quelques exemples parmi d'autres : quelles différences de statut et de fonctions entre les évêques (ou futurs évêques), les prêtres et les diacres ? (l'Ecole biblique allemande a soulevé de nombreux problèmes) ; pourquoi l'évêque de Jérusalem est-il, selon la Tradition, Jacques, le « frère du Seigneur² », et non un Apôtre ? La façon dont Paul s'agrège aux Apôtres est surprenante : leurs rapports sont assez libres, non structurés. Citons maintenant deux événements importants et significatifs :

- A **Antioche**, Paul va affronter Pierre : « je lui résistai en face, parce qu'il s'était donné tort... ». Et il lui dit « devant tout le monde » : « Si toi qui es juif, tu vis comme les païens et non à la juive, comment peux-tu contraindre les païens à judaïser ? » (Gal.2/11-14). C'est Paul qui l'a emporté. Le problème de la primauté ne s'est pas posé. Et Paul avait dit, juste avant ce passage : « Jacques, Céphas et Jean, ces colonnes, nous tendirent la main, à moi et à Barnabé, en signe de communion » (Gal.2/9). Il nomme Jacques en premier.

- Le **Concile de Jérusalem** (Actes 15) est très instructif. Les Apôtres se réunissent spontanément pour essayer de résoudre un problème difficile (celui de la réception des *gentils* dans l'Eglise) et ils ne sont pas seuls à se réunir (« les apôtres et les anciens »). Pierre parle, très bien. Silence. Puis Paul et Barnabé parlent, racontant ce que Dieu a fait, par eux, pour les païens. Et enfin Jacques, met le point final à la discussion en faisant une proposition qui est acceptée par tous. Ensuite, ils écrivent à ceux d'Antioche : « **Il a paru bon à l'Esprit Saint et à nous...** », ce qui est une merveille d'ecclésiologie, exprimant admirablement la synergie entre Dieu et l'Homme. Dans ce concile prototype, le vrai président a été Jacques et non Pierre, sans qu'on puisse en faire une règle. Cela nous permet de tirer quelques conclusions.

L'Eglise est conciliaire par nature et non en fonction d'un canon, d'une règle extérieure, mais parce qu'elle est un reflet de la Divine Trinité, et parce qu'il y a une synergie entre Dieu et l'homme (l'Esprit Saint et nous...). Le problème de la primauté ne s'est pas posé, ni à Antioche, ni à Jérusalem. Ce qui guide les Apôtres, c'est la vérité : la règle est intérieure.

2- Le 34^e canon apostolique et l'Eglise indivise

- L'Eglise va se développer ainsi « biologiquement », en faisant tache d'huile. Et elle se développe dans les cadres politiques et sociaux de l'Empire romain : **elle n'est pas une superstructure** qui s'imposerait au monde. Sa vocation est de changer les choses de l'intérieur, de changer le cœur des

(2) En fait il s'agit d'un demi-frère du Seigneur, un fils de Joseph qui était veuf (Proto-évangile de Jacques).

hommes. D'où une organisation qui va se calquer sur celle de l'Etat avec un regroupement des évêques par provinces (romaines) et par diocèses civils³.

Les conciles vont progressivement établir des règles (canons), qui ne seront pas toujours universelles ni absolues, mais qui vont structurer l'Eglise. Il apparaîtra aussi des recueils canoniques, souvent inspirés des conciles mais parfois avec des modifications (et des améliorations), qui prendront beaucoup d'importance, et notamment **les canons des Constitutions apostoliques**⁴. Le plus célèbre est le 34^e canon, qui est un monument d'ecclésiologie : il va devenir un des fondements de l'organisation de l'Eglise.

- **Le 34^e canon apostolique** : « Il convient que les évêques de chaque peuple reconnaissent parmi eux le premier (*prôtos*) et le considèrent comme un chef (*ô s kephalên*), n'agissant pas en ce qui surpasse leur pouvoir sans lui demander son opinion ; que chacun n'agisse que dans le domaine de son district (*paroïchia*) et les lieux qui lui sont attachés. Mais que le premier, non plus, ne fasse rien sans l'opinion de tous. Ainsi sera la concorde et Dieu sera glorifié par le Christ, dans le Saint-Esprit ». Cette règle est toute en nuances : elle n'est pas d'esprit juridique, mais d'ordre spirituel. Chaque peuple peut y prétendre (ce n'est ni imposé de l'extérieur, ni interdit par une autorité extérieure). Le *premier* est considéré par tous *comme* un chef, mais il n'est pas *le* chef. Chaque évêque administre librement son éparchie (diocèse), mais pour toutes les questions qui dépassent ce niveau, il doit y avoir concertation entre les évêques, sous la présidence du « premier ». Elle exprime parfaitement **l'équilibre entre la primauté et la conciliarité**, entre la dimension verticale et la dimension horizontale.

- Petit à petit va se mettre en place le **système métropolitain**, codifié par les canons du 1^{er} concile œcuménique (Nicée, 325) et par le 34^e canon apostolique, et qui sera la base de l'organisation de l'Eglise : c'est une organisation « provinciale », avec des synodes qui se réunissent deux fois par an et qui sont présidés par l'évêque de la capitale de la province⁵ (les futurs « métropolitains » ou « archevêques métropolitains »). L'Eglise « colle » à la vie du peuple : elle n'est pas une super-structure, abstraite. Il faut rappeler que l'épiscopat était bien plus développé que maintenant : il y avait un évêque dans chaque ville, quelle que soit sa taille.

- Toutefois les circonstances historiques vont conduire à **une évolution importante de l'Eglise** au niveau supérieur de la hiérarchie et des structures, **entre le 4^e et le 8^e siècles**. Les raisons sont internes (les hérésies et les schismes) et externes (la transformation de la société et de l'Etat, les événements politiques, les invasions et les guerres). Deux faits importants sont à mentionner : les conciles œcuméniques et l'apparition de primats.

. **Les conciles œcuméniques**⁶ vont devoir faire face à des problèmes dogmatiques et ecclésiologiques graves (hérésies et schismes) concernant l'ensemble de l'Eglise (d'où leur nom). Tous seront convoqués par des empereurs (et non par des primats). Rome jouera un rôle peu important (à l'exception de Chalcédoine, mais cela est dû largement à l'audience théologique de St Léon le Grand). Ceux qui seront les personnages les plus influents (acteurs ou inspirateurs) le seront **en raison de leur foi** et non en raison de leurs fonctions. Les conciles œcuméniques, systématiquement boudés par les papes de Rome, ont toujours demandé à ces derniers d'adhérer à leurs décisions **et non de les valider**. On demandait à Rome de « recevoir » les décisions des conciles, comme on demandait cela à tous les sièges épiscopaux importants. Le Concile de Chalcédoine écrira à St Léon de Rome : « Nous t'en prions, honore nos décrets de ton approbation ... de même que nous avons adhéré à ton décret » [le Tome à Flavien]. St Léon a reçu tous les décrets et canons, sauf le 28^e. Mais cela n'a rien changé : le reste de l'Eglise a reçu le 28^e canon.

(3) Compte tenu de l'évolution historique (« Paix de l'Eglise » en 313), c'est le nouveau découpage administratif de Dioclétien (fin 3^{ème} s.) qui deviendra la base des circonscriptions ecclésiastiques.

(4) Les Constitutions Apostoliques sont un important recueil liturgico-canonique, constitué en Syrie vers 380 et qui donne un état de l'Eglise fin 3^e- début 4^e s. (environ au moment de la Paix de l'Eglise). A la fin du 8^e Livre, se trouvent les 85 canons dits apostoliques, dont beaucoup proviennent de conciles antérieurs (le 34^e est inspiré du 9^e canon du concile d'Antioche de 341). Voir S.C. n° 336, Ed. Metzger, 1987, p.275-309.

(5) Il y avait déjà une organisation provinciale pour certains cultes païens, notamment le culte impérial. Il est possible que l'Eglise ait copié cette organisation : les synodes provinciaux remontent au milieu du 2^e siècle.

(6) Il y en aura sept, entre le 4^e et le 8^e siècles, de Nicée I (325) à Nicée II (787), tous dans la partie orientale de l'Empire romain. On les a appelé « œcuméniques » parce que les questions traitées et les réponses apportées concernaient tout « l'oecumène », le monde habité.

. **Les primats et leurs titres.** On va voir émerger dès le 4^e siècle sur certains sièges importants (des capitales) des « **primats** », qui joueront un rôle plus grand que les autres évêques. Mais même si les conciles œcuméniques vont prendre acte de cette réalité et les classer dans un certain ordre de préséance, cela n'aura jamais un caractère absolu. D'ailleurs, ce ne sera pas le cas dans toutes les capitales. Ces primats porteront différents titres dont le sens ne se fixera qu'assez tardivement.

- **pape** : du grec *pappas* et du latin *papa* ; il veut dire « père » avec une nuance « d'affectueux respect » (*DACL*) et une connotation de paternité spirituelle. Il est utilisé à partir du 3^e siècle et à peu près partout. Il commencera à être réservé aux évêques de Rome à partir du 6^e siècle, mais on en trouve encore des usages hors de Rome jusqu'au 9^e siècle⁷. Deux patriarches conserveront ce titre jusqu'à ce jour : Rome et Alexandrie.

- **archevêque** : on voit apparaître ce titre au 4^e siècle, probablement pour le siège d'Alexandrie⁸. En fait, il signifie « évêque en chef » et il est purement administratif (tous les évêques sont égaux). Il deviendra le nom générique de tous les primats, sauf de celui de Rome.

- **patriarche** : du grec *patriarchês*, le « chef de famille ». On commence à l'utiliser au milieu du 5^e siècle (pour Alexandrie et Rome). Il deviendra officiel au 6^e siècle sous Justinien (nouvelle n° 123) pour Rome⁹, Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem. De ce terme on tirera celui de « patriarcat », mais qui ne sera utilisé que beaucoup plus tard (on conservera longtemps le terme d'« Eglise » (de telle ville ou de tel pays)).

- **patriarche œcuménique** : il signifie « patriarche universel ». Il est utilisé occasionnellement vers le milieu du 5^e siècle pour Alexandrie et Rome. Au 6^e siècle il sera utilisé régulièrement pour l'archevêque de Constantinople. Ce titre suscitera de vives protestations, en Orient comme en Occident : à partir de la fin du 6^e siècle, les papes de Rome vont réagir vivement contre. La réaction la plus intéressante et la plus « orthodoxe », au sens ecclésiologique, est celle de St Grégoire le Grand (590-604) : lorsqu'Euloge d'Alexandrie lui attribue ce titre, Grégoire proteste : « je ne le considère pas comme un honneur si je dois constater que, par-là, mes frères perdent le leur... Si votre sainteté m'appelle pape universel, elle rejette pour elle cette note d'universalité qu'elle m'attribue ». En soi ce titre est inexact (comme celui de pape universel) : **aucun évêque n'est universel. Seul le Christ est l'évêque de tous et le chef de l'Eglise.**

Il faut insister sur un point de théologie sacramentelle : il n'y a pas de petits ni de grands évêques ; la grâce sacramentelle est la même dans tous les évêques. Tous ces titres sont d'ordre administratif ou à caractère spirituel (pour ne pas dire sentimental) et sont relatifs. Cette revue des titres épiscopaux nous permet maintenant de dire un mot sur la « Pentarchie ».

. La Pentarchie

Petit à petit les conciles œcuméniques vont donner un ordre de préséance, d'honneur, aux différents primats des grandes capitales. A partir de l'autocéphalie de Jérusalem¹⁰, reconnue au 4^e concile œcuménique (Chalcédoine, 451), on aura la hiérarchie suivante : Rome (1^{ère} capitale), Constantinople (2^e capitale : « nouvelle Rome »), Alexandrie, Antioche, Jérusalem. Les historiens de l'Eglise appelleront cela la « Pentarchie » (le gouvernement des cinq). Mais il faut bien préciser que **ce n'est pas un système : c'est un état de fait.** Elle n'a jamais constitué une structure officielle. Ce sont des centres d'accord, des points de référence. Et à côté de ces grands sièges historiques, d'autres joueront un rôle important (Milan, Carthage, Césarée de Cappadoce, Sirmium, Arles, Trèves...).

Le 1^{er} millénaire a connu une unité réelle de l'Eglise, qui permet de la qualifier d'« **indivise** », mais **une unité dans la diversité** : unité de la foi dans la diversité des rites. C'est aussi une unité d'esprit et de mode de vie, avec un certain nombre **d'usages communs**, dont on peut citer les plus importants :

(7) Le célèbre archevêque Hincmar de Reims (sacré en 845) utilisait toujours dans sa correspondance l'expression « le pape de Rome » et non « le pape ».

(8) Il semble que ce soit Epiphane de Salamine (ca315 - 403) qui ait utilisé pour la 1^{ère} fois ce terme en parlant de « l'archi-évêque d'Alexandrie », tant ce personnage était important et puissant. On retrouve l'expression dans les Apophtegmes de Poemen (390-460).

(9) Il en subsistera quelque chose : le premier palais du Latran, résidence des papes de Rome, sera appelé le « patriarchium » (patriarcat) jusqu'au 16^e siècle, où un nouveau palais fut construit.

(10) qui n'est pas une grande capitale : c'était vraiment pour l'honorer. Cela s'est fait à la suite des intrigues de l'ambitieux Juvénal de Jérusalem (qui avait déjà produit des faux à Ephèse) et au détriment d'Antioche.

- usage du pain levé¹¹ pour l'eucharistie et communion pour tous sous les deux espèces (qui subsisteront jusqu'au 9^e siècle en Occident, et jusqu'à présent en Orient)
- coexistence d'un clergé marié et d'un clergé continent (sauf à Rome stricto sensu !), conformément aux débats du 1^e concile œcuménique (Nicée, 325), rapportés par les historiens antiques¹²
- une théologie « patristique », s'appuyant sur l'expérience et les écrits des « Pères »
- un monachisme « sans frontières », malgré la diversité des Règles
- un art chrétien qui est partout un art iconographique (et liturgique)
- une certaine unité de comportement vis-à-vis de l'Etat (l'Eglise ne se confond pas avec lui et ne cherche pas à le dominer, tout en essayant de conserver sa liberté)
- un élément anecdotique mais significatif : tous les chrétiens faisaient le « signe de croix » de la même façon, sur l'épaule droite puis sur la gauche, comme les orthodoxes jusqu'à ce jour. Rome a modifié cet ordre (gauche, puis droite) au 13^e siècle, sans qu'on puisse en connaître la raison.

Le développement de l'Eglise a conduit inévitablement à une plus grande structuration et à la promulgation de nombreux canons, mais cette évolution naturelle aura un revers : on va vouloir tout codifier à travers une inflation de règles, qui seront parfois contradictoires et qui vont souvent « durcir », rigidifier les formulations (canonique, mais aussi spirituelle et théologique...), ce qui ne concorde pas avec l'esprit du Christ, ni avec l'esprit apostolique (cf. le 34^e canon), qui étaient tout en nuances, manifestant une grande « économie ». Mais ce défaut est peut être inhérent à la nature humaine déchu, qui a d'autant plus besoin de règles, qu'elle a une déficience d'esprit.

3- Les grands bouleversements à la charnière des deux millénaires et le schisme de 1054.

Les choses commencent à changer vers le milieu du 8^e siècle. Le contexte politique est évidemment important. Il faut rappeler que l'Empire romain est devenu un empire grec vers la fin du 7^e siècle et exclusivement oriental, abandonnant l'Occident (sauf l'extrême Sud de l'Italie) : il deviendra l'Empire byzantin.

- Une nouvelle puissance apparaît en Occident, le **Royaume carolingien** (qui deviendra un Empire, concurrent de Constantinople). Rome, sous la pression des Lombards¹³ va se tourner vers la nouvelle dynastie franque. Il va y avoir une alliance politico-religieuse entre les Carolingiens et les papes de Rome : Rome légitime les Carolingiens (qui étaient des usurpateurs par rapport aux Mérovingiens) et en échange ceux-ci interviennent en Italie pour protéger Rome et ses diverses possessions territoriales (les papes étaient de grands propriétaires terriens, surtout en Italie du Sud).

- Un **Etat pontifical est créé** à la demande des papes de Rome, qui s'appuient sur un faux, **la pseudo-Donation de Constantin** au pape Silvestre, fabriqué dans la chancellerie pontificale et exhibé devant Pépin Le Bref par le pape Etienne II lors de ses entrevues avec ce dernier en 754. Les territoires à « restituer » à St Pierre correspondaient à peu près aux territoires byzantins reconquis par Justinien au 6^e siècle puis perdus (Exarchat de Ravenne, Duché de Rome). Les papes de Rome vont devenir vassaux des empereurs carolingiens, puis germaniques¹⁴. C'est l'origine de la puissance politique des papes de Rome. Le plus grave est que cet acte est non conforme à l'Evangile (« Mon Royaume n'est pas de ce monde », dit le Christ à Pilate - Jn 18/36).

- **Mais Charlemagne intervient beaucoup dans les affaires religieuses :**

. Ayant l'obsession de l'unité extérieure, il impose le rite romain, ce qui portera un coup fatal à la liturgie des Gaules¹⁵ et donc à l'antique Eglise des Gaules, ainsi que la Règle de St Benoît, ce qui fera disparaître toutes les anciennes Règles (Ligugé, Lérins, Marseille, Colomban...)

(11) Nous en avons un témoignage pour Rome : en signe de communion, le pape faisait porter aux prêtres des « tituli » (paroisses de Rome) une parcelle consacrée, qui était appelée le « fermentum » (pain levé).

(12) L'intervention de St Paphnuce d'Egypte en faveur du clergé marié nous est rapportée par Socrate, Sozomène et Gélase de Cyzique. L'attitude de Rome vis-à-vis du mariage des clercs était une curiosité dans l'Eglise universelle. Elle ne finira par l'imposer en Occident qu'au 15^e siècle !

(13) Les Lombards sont le dernier des peuples « barbares », c'est-à-dire germaniques, à l'assaut des restes de l'Empire romain d'Occident (qui disparaît officiellement en 476). Leur « invasion » commence en 569.

(14) A l'Empire carolingien, qui se disloque en 843, succédera un Empire germanique en 962, qui prendra le relais et dont l'Italie faisait partie (sauf les territoires byzantins d'Italie du Sud).

(15) La famille liturgique des Gaules comprenait le rite des Gaules proprement dit, le rite mozarabe (péninsule ibérique), le rite ambrosien (Italie du Nord), les rites celtiques (Iles britanniques), et couvrait presque toute l'Europe. Le rite romain était le plus local de tous les rites, célébré seulement à Rome et dans la partie Nord de l'Italie suburbicaine (le Sud était en rite byzantin).

. Et surtout, à partir de 809, **il impose le *Filioque*¹⁶ à Rome**, qui résiste longtemps (notamment les papes Léon III (795-816) et Jean VIII (872-882)). La lutte durera plus de deux siècles, et ce seront les empereurs germaniques qui triompheront : **Henri II** imposera que le Credo avec *Filioque* soit chanté à Rome dans la messe, **en 1014**. Outre le fait qu'il ne soit pas scripturaire, qu'il ait été imposé à l'Eglise par le pouvoir politique et que seul un concile œcuménique puisse modifier le Symbole de foi, l'ajout du *Filioque* provoquera l'indignation des patriarchats d'Orient, parce qu'il introduit **un déséquilibre dans la théologie trinitaire** (un binôme fort : Père – Fils, et un maillon faible, le Saint-Esprit), qui finira par amoindrir la conscience de la personne du Saint-Esprit et de Son économie. Au 9^e siècle, St Photius de Constantinople lancera des anathèmes contre les filioquistes et c'est ce conflit théologique qui sera la cause principale du schisme de 1054.

- **Au 9^e siècle**, apparaissent **les fausses décrétales isidoriennes** qui constituent le point de départ de l'idéologie papale. Elles comportent 105 fausses décrétales¹⁷ prétendant remonter aux papes du 1^{er} (!) au 8^e siècles. Fabriquées par une équipe de clercs faussaires, probablement dans la région de Reims, vers 847-857 et mélangeant habilement les documents vrais et faux, elles préconisent l'accroissement des pouvoirs du pape, « chef de toute la terre », contre les métropolitains et les synodes provinciaux. Elles affirment **la primauté universelle du pape** : toutes les causes épiscopales lui sont réservées de droit.

- **Au 11^e siècle** a lieu **le schisme de 1054 entre Rome et Constantinople**, qui est l'aboutissement d'une longue rivalité entre les deux patriarchats. Mais l'évènement lui-même est en fait lié aux prétentions territoriales du pape Léon IX, qui partit en guerre contre les chevaliers normands qui avaient entrepris de conquérir l'Italie du Sud¹⁸. Comme il fut battu et fait prisonnier, une ambassade fut envoyée à Constantinople pour négocier une paix religieuse et demander de l'aide. Elle fut désastreuse, parce que le Cardinal Humbert traita les Grecs de haut, en leur reprochant d'avoir retiré le *Filioque* du Credo (!), et qu'il finit par rompre la communion avec Constantinople¹⁹, alors que Léon IX était mort ! Tout est affligeant dans cette histoire, pour ne pas dire ridicule, mais hélas symptomatique de l'avenir. L'évènement en lui-même n'est pas très important, mais il est symbolique : avant 1054, il restait un mince fil de communion entre l'Orient et l'Occident chrétiens ; après 1054, ce fil est coupé²⁰ et jusqu'à présent. Les trois grands sièges d'Orient, Constantinople, Antioche et Alexandrie estimeront que la vraie cause de la rupture est le *Filioque* (surtout Pierre d'Antioche, qui écrivit à Michel de Constantinople : les trois raisons importantes de la rupture sont les azymes, le célibat ecclésiastique et le *Filioque*, mais la plus importante, sur laquelle il ne fallait pas céder, c'est le *Filioque*).

(16) L'histoire du *Filioque* (qui est un problème grave, puisque la procession du Saint-Esprit relève de la théologie trinitaire) est complexe. Il est apparu en Espagne au 6^e siècle, probablement pour lutter contre l'arianisme (les rois wisigoths étaient des ariens persécuteurs des orthodoxes, jusqu'à la conversion de Récarède en 589 et dont la profession de foi confirme cette opinion) et de là il s'est répandu en Gaule. Charlemagne, qui se piquait de théologie, avait à sa cour des clercs espagnols (Théodulf d'Orléans, son « théologien ») et anglo-saxons, qui n'étaient pas de grands connaisseurs de la théologie trinitaire (Alcuin, son conseiller religieux et culturel). Tant qu'il s'agissait d'une opinion théologique locale, cela demeurait anecdotique ; à partir du moment où il a voulu l'imposer à un grand patriarchat, en l'occurrence Rome, les choses ont pris une tournure grave, car l'Eglise universelle et indivise était concernée.

(17) Les décrétales sont des décisions papales d'ordre disciplinaire ou liturgique transmises sous forme de lettres codifiées, copiant celles de l'administration impériale. Elles apparaissent sous Damase (366-384). « Isidoriennes » en raison d'Isidore Mercator, leur pseudo-auteur, confondu avec Isidore de Séville. Elles comportent évidemment la fausse Donation de Constantin.

(18) Le contexte politique du schisme est la rivalité entre les deux Empires, germanique et byzantin. Les papes sont des obligés de l'empereur germanique, puisque l'Italie fait partie de cet Empire, sauf l'extrême Sud, qui relève de Constantinople (ce qui gêne beaucoup Rome, parce que ces régions sont en rite byzantin). Toute l'équipe qui arrive à Rome avec Brunon de Toul (Léon IX) est lotharingienne et proche du pouvoir « franc ». On peut s'étonner de voir un évêque, celui de Rome, conduire une troupe armée pour aller à la reconquête de territoires qu'il estime lui appartenir (il a reçu la suzeraineté sur le Bénévent de l'empereur Henri III). Tout ceci est étranger à l'Evangile (Le Christ avait dit à Pierre : « Range ton épée » - Jn18/11). C'est une véritable confusion des royaumes, qui ne s'était jamais vue.

(19) Le comportement d'Humbert est déconcertant : ou il était ignorant, ou il était mal intentionné.

(20) D'après : Evêque Jean de Saint-Denis : Le schisme de 1054 ou la rupture entre l'Orient et l'Occident chrétiens, in Présence Orthodoxe n° 9-10, 1970, p.42-46.

4- L'Eglise déchirée : le deuxième millénaire.

Aussitôt après le schisme, il va y avoir en Occident une véritable révolution religieuse, qui durera environ trois siècles et qui va totalement changer le visage de l'Eglise. Puis cette nouvelle Eglise continuera à évoluer selon sa propre logique, sans aucune vérification extérieure. En fait, l'Eglise Catholique-romaine, telle qu'elle existe actuellement, va se constituer entre Grégoire VII et le premier concile du Vatican (entre le 11^e et le 19^e siècle), ce qui provoquera un nouveau schisme avec l'apparition des Eglises protestantes (au 16^e siècle).

Nous allons simplement mentionner les grands événements (avec leurs dates), sans les détailler .

- Les réformes de Grégoire VII et les *Dictatus papae* (1075).

Dans ce véritable « diktat », le pape n'est plus seulement « premier » parmi ses frères évêques, mais il s'autoproclame supérieur à tous les évêques, ainsi qu'aux rois et empereurs. Il transforme une primauté d'honneur en un **pouvoir juridique de droit divin**. On va passer de la recherche du consensus dans la vérité (la tradition de l'Eglise indivise) à la règle d'autorité (la vérité est soumise au pouvoir). Sous couvert de « réformer » l'Eglise²¹, Grégoire VII va instaurer une véritable théocratie. Dans l'esprit des *Dictatus papae*, qui sont très éloignés de celui de l'Evangile, Il va y avoir un énorme mouvement de **centralisation** et d'**uniformisation** (qui avait été préparé par Cluny, fondée en 910 et qui est à son apogée au 11^e siècle) : on impose un rite unique, une règle monastique unique, un mode de vie unique, des usages uniques. Il y a une obsession de l'unité extérieure, qui est une uniformisation. Avant 1054, l'unité résultait d'un consensus ; après 1054, elle sera conçue comme une soumission à Rome²². Il faut souligner que ce changement radical dans le mode de vie de l'Eglise s'opère en dehors de tout concile, et donc en dehors de tout consensus.

- La scolastique (11^e-13^e siècles)

Tout va changer dans l'Eglise d'Occident avec l'apparition de la scolastique. On peut la résumer dans trois modifications décisives : introduction du rationalisme dans la théologie (on veut prouver Dieu par la raison), du juridisme dans la spiritualité (doctrine des mérites et de la satisfaction par la souffrance) et de l'esthétisme (puis du sentiment) dans l'art chrétien (l'art gothique). Cela s'accompagne d'une lutte violente contre le clergé marié (qui commence au 11^e siècle et qui n'aboutira qu'au 15^e siècle).

- Les Croisades (12^e - 13^e siècles)

Elles sont une manifestation de puissance de l'Occident, même si, à l'origine, il y avait une raison objective (la destruction du St Sépulcre par les Fatimides d'Egypte en 1009). La 4^e croisade qui fut détournée sur Constantinople révèle à quel point l'esprit initial en fut corrompu : le **sac de Constantinople de 1204** fut une véritable horreur, un péché, et constitua **la consommation du schisme**, créant un abîme entre l'Orient et l'Occident chrétiens²³. Ce forfait et l'occupation latine qui s'en suivit précipitèrent la chute de Constantinople et la fin de l'Empire byzantin.

- Mais toutes ces transformations, imposées par une autorité religieuse absolue, ne se feront pas sans **des résistances**, de théologiens et de conciles, ni même sans révoltes. Citons-en quelques-unes.

. Au 11^e siècle, le grand canoniste **Yves de Chartres** (1040-1117) fera des remontrances sévères au magistère ecclésiastique : « Il n'y a pas d'autres primats que ceux institués par le concile de Nicée : ils n'ont qu'un caractère honorifique, les tenants des autres sièges métropolitains ayant été appelés archevêques et non primats. *Les primats sont évêques comme les autres* et n'ont pas d'autres

(21) La « réforme » était en partie justifiée par l'emprise de la féodalité sur l'Eglise. Mais, en se mettant sous la protection des empereurs et en recevant d'eux des territoires (et donc des « seigneuries »), les papes entraient dans le système féodal et mettaient le doigt dans un engrenage fatal, celui de la confusion entre Dieu et César. Grégoire VII voudra en sortir, mais par le haut, en devenant le suzerain suprême et universel. Ce type de rapports avec « le monde » n'est pas conforme à l'Evangile (« Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu »-Mt 22/21) et n'a jamais existé en Orient. C'est une contradiction spirituelle qui pèsera sur Rome jusqu'au 19^{ème} siècle, lorsque Pie IX sera privé de son Etat par l'unification de l'Italie.

22) D'après : Gabriel BORNAND : Le schisme de 1054 entre l'Occident et l'Orient chrétiens..., Ed. des Cahiers St Irénée, 1963, p.104

(23) On ne se rend absolument pas compte en Occident de l'horreur physique et morale que fut le sac de Constantinople de 1204 : à Ste Sophie les chevaliers francs piétinaient les Saints Dons, urinaient contre l'autel et avaient assis sur le trône du patriarche une prostituée nue. Ce fut une monstruosité.

prérogatives que celles concédées par les canons et consacrées par la tradition. Ils n'ont aucun pouvoir en dehors de leur propre diocèse, pas plus que les métropolitains d'ailleurs ». Il dira aussi : « les vicaires du siège romain n'ont pas la plénitude du pouvoir apostolique ».

. **Le concile de Constance** (1415) réaffirmera la doctrine conciliaire par la voix de Gerson²⁴, ce qui sera confirmé par **le concile de Bâle** (1431), qui réaffirmera la supériorité des conciles sur le pape.

. La plus importante de toutes les résistances à Rome sera **la Réforme protestante au 16^e siècle**, qui sera en fait une véritable révolte et qui engendrera des violences (les « guerres de religion »). Environ un tiers des chrétiens d'Occident rompront avec Rome et constitueront des Eglises qui seront précisément l'inverse de Rome. Les Protestants voulaient revenir à un état antérieur de l'Eglise (au fond, à l'Eglise indivise), mais ils n'y parviendront pas (ils n'en avaient probablement pas les moyens). Ils retrouveront la liberté, un peuple, la proximité avec l'Ecriture Sainte, mais ils perdront la prêtrise et les sacrements, la sacralité. C'est souvent ce qui arrive dans l'histoire humaine : la lutte contre un excès produit un autre excès. Rome se reformera un peu, à la marge, mais ne changera pas fondamentalement. Même les « indulgences », qui furent le point de départ de la révolte, ne furent pas supprimées ! Malgré ce « rejet » les papes du 16^e siècle auront souvent une vie mondaine, non conforme à la doctrine officielle dont ils étaient garants (Paul III, Pie IV,...).

- Le point d'aboutissement de ce processus sera le **1^{er} concile du Vatican (1870)** qui proclamera **l'infailibilité pontificale** (c'est-à-dire du pape de Rome, ès qualité), malgré de vives résistances²⁵. Lors du vote réel sur l'infailibilité le 13 juillet 1870, si l'on additionne les votes négatifs, les abstentions et ceux qui n'ont pas osé venir par crainte de déplaire, on obtient un tiers des électeurs qui ont dit non : on est loin du consensus ! Et ce vote n'a pu avoir lieu que parce que Pie IX a imposé un changement d'ordo, contrairement à son engagement de ne pas intervenir²⁶ (il craignait que la guerre franco-prussienne n'empêchât le vote. Effectivement la guerre éclata le 19 juillet).

A partir du moment où l'idéologie ecclésiale romaine eût proclamé que la supériorité du pape de Rome était **absolue et de droit divin**, de facto l'évêque de Rome n'était plus au même rang que les autres primats, ni même que les métropolitains et évêques de sa juridiction. Au fond, le pape était considéré comme un demi-dieu, parce qu'intermédiaire unique et obligé entre l'Eglise et le Christ. Certains évêques se demanderont ouvertement s'ils sont toujours réellement des évêques, puisque le seul évêque en plénitude était le pape.

- Examinons maintenant les titres et dénominations, qui sont significatifs de ce changement :

. « **Souverain pontife** » : en latin *pontifex maximus*. C'est un titre païen et impérial : le *plus grand pontife* était le chef de la religion romaine païenne ; ce titre fera partie de la titulature impériale. Gratien²⁷ sera le dernier empereur à le porter : il le rejettera en 382-383. A partir du 5^e siècle, il sera porté par les papes (Léon le Grand). [il y a une variante : *Pontifex summus* (« le plus élevé ») qui sera attribué à St Grégoire le Grand]. Depuis la Renaissance « Souverain Pontife » est l'apanage des papes de Rome. C'est le titre le plus courant actuellement.

. « **Vicaire du Christ** » : du latin *Vicarius*, remplaçant. C'était le titre d'un haut fonctionnaire impérial (responsable d'un diocèse civil : il tenait la place d'un Préfet du prétoire et, in fine, de l'empereur). Jusqu'au 12^e siècle, le pape était « **Vicaire de Pierre** » (remplaçant Pierre). A partir d'Innocent III (1198-1216), le pape devient « **Vicaire du Christ** » : il remplace le Christ, il tient la place du Christ. C'est non conforme à l'Evangile, car personne ne remplace le Christ : Il est toujours là présent et manifesté par le Saint-Esprit (« Et voici, Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles » - Mt.28/20).

(24) Chancelier de l'Université de Paris (+ 1429), théologien mystique. Grand défenseur de la conciliarité.

(25) Les évêques « savants » du concile, dont le célèbre Mgr Hefele de Rottenburg, n'avaient eu aucune difficulté à démontrer que de nombreux papes s'étaient trompés, même en matière dogmatique, dont notamment Zozyme, repris pour sa réhabilitation de l'hérétique Pélage par le concile de Carthage de 418, et Honorius, condamné par le 6^e concile œcuménique en 681.[cf. l' *Histoire des conciles* de Mgr Hefele].

(26) Un mois auparavant, le 18 juin 1870, lorsque le débat sur l'infailibilité s'engagea dans une atmosphère tendue, le cardinal Guidi avait fait, devant les Pères, un discours modéré, qui avait beaucoup plu et ramené un peu de calme. Le soir-même, Pie IX avait pris vivement le cardinal à partie et lui avait dit avec emportement : « la tradition, c'est moi » [*La tradizione, son'io*] (!)

(27) Gratien (359-383) empereur chrétien et orthodoxe, disciple et ami de St Ambroise de Milan.

. « **Siège apostolique** » : c'est l'ambitieux pape Damase (366-384) qui donna ce nom à sa cathèdre et il est devenu un terme courant pour désigner le trône pontifical de Rome. Mais c'est un abus de langage historique, parce que de nombreux sièges ont été réellement fondés par des Apôtres, et avant celui de Rome (Jérusalem, Antioche, Ephèse...) et ecclésiologique, parce que tous les sièges épiscopaux viennent des Apôtres : tous les évêques sont successeurs des 12 Apôtres. L'adjectif « apostolique » n'a donc aucune raison d'être réservé au siège de Rome.

. « **Saint-Siège** » : c'est une variante du précédent et on peut faire la même remarque. Tous les sièges épiscopaux sont saints. C'est le terme officiel utilisé pour désigner l'Etat du Vatican.

- Les papes de Rome et l'Apôtre Pierre (*et* : le Christ et l'Apôtre Pierre)

On peut résumer le problème ainsi : les papes de Rome s'estiment successeurs de l'Apôtre Pierre, mais dans un sens précis, puisqu'ils considèrent que Pierre fût le premier évêque de Rome. Et l'ecclésiologie catholique-romaine considère que le Christ a choisi Pierre pour être « chef de l'Eglise » après Son départ (l'Ascension) : elle en conclut que le pape de Rome est le chef de l'Eglise, à la suite de Pierre. C'est un sujet trop vaste pour que je puisse le traiter dans le cadre de cette conférence. Je voudrais simplement faire deux remarques :

. **En ce qui concerne la relation du Christ avec Pierre**, les exégèses orthodoxes et catholiques-romaines sont totalement différentes et même opposées, notamment sur la fameuse parole du Christ à Pierre : « Tu es Pierre et sur cette pierre, Je bâtirai Mon Eglise » (Mt 16/18). L'ecclésiologie orthodoxe considère que le Christ bâtit Son Eglise, non pas sur Pierre (parce qu'une personne seule n'est pas un reflet de la Divine trinité [le Christ dira : « deux ou trois réunis en Mon nom... » - Mt 18/20] et parce que Pierre le reniera publiquement), mais **sur la confession de foi** que Pierre vient de faire au nom des Douze : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Mt 16/16)²⁸. Il est intéressant de voir ce qu'en pense la Tradition. Certains auteurs ont scruté précisément la pensée des Pères de l'Eglise sur ce sujet²⁹ :

- 17 Pères identifient la pierre (le roc) à St Pierre, en tant que personne
- 8 Pères identifient la pierre (le roc) au collègue des Apôtres.
- **44 Pères** identifient la pierre (le roc) à la **foi** que Pierre a confessée.

Il est clair que la pensée orthodoxe concorde avec la Tradition.

. **En ce qui concerne la relation du pape de Rome avec St Pierre :**

St Pierre n'a jamais été évêque de Rome. **Les Apôtres n'ont jamais été évêques** : ils sont « **Apôtres de l'Univers** » [le Christ en choisit 12 parmi les disciples, « qu'Il *nomme* Apôtres »- Lc 5/13]. Les évêques sont leurs successeurs. Et les qualités personnelles des Apôtres, ou leurs charismes, ne se retrouvent pas automatiquement dans leurs successeurs. L'évêque de Rome est réellement successeur de Pierre (et de Paul), mais comme celui d'Antioche et d'autres. Tous les évêques de la terre sont successeurs des douze Apôtres.

- **Que devient l'Orient chrétien durant ce second millénaire ?**

Pendant que l'Eglise catholique-romaine s'édifie, prospère, conquiert une partie du monde, **les Eglises orthodoxes d'Orient** seront plongées dans les épreuves. Alexandrie, Antioche et Jérusalem étaient déjà sous domination musulmane depuis le 7^e siècle. L'empire byzantin parviendra à contenir les musulmans jusque vers la fin du 11^e siècle, mais la victoire des Turcs Seldjocides en 1071 leur ouvre les portes de l'Asie-Mineure. Le sac de Constantinople en 1204 puis l'occupation latine achèveront de ruiner l'Empire byzantin, qui disparaît **en 1453 avec la prise de Constantinople**. Le premier acte du Sultan vainqueur sera de faire massacrer tout le peuple qui s'était réfugié à Ste Sophie. Une longue période de persécution s'ouvre, avec tout le cortège des « néo-martyrs » grecs. Tous les anciens patriarcats sont sous domination musulmane avec des formes de persécution diverses suivant les pays. Le monde orthodoxe se replie sur lui-même. C'est **le Mont Athos** qui va devenir le sanctuaire et le centre de l'Orthodoxie. **Les iconostases** qu'on

(28) On peut noter que cette phrase du Christ ne se trouve pas chez St Marc, qui est précisément l'Evangile de Pierre (Marc était son scribe) et que la réponse de Pierre y est plus lapidaire (« Tu es le Christ »)

(29) Gabriel BORNAND, op. cit., p. 213.

élève pour cacher les choses saintes en sont un symbole. Ce processus s'achève au 15^e siècle³⁰.

Le flambeau passe à la Russie, mais elle ne devient Patriarcat qu'à la fin du 16^e siècle (le patriarche job en 1589). Vers la fin du second millénaire, un autre malheur va s'abattre sur l'Orient : l'instauration d'un régime communiste en Russie en 1917, totalitaire et violemment anti-religieux. Ce « rideau de fer » va isoler tous les pays slaves, majoritairement orthodoxes. Ce sera la plus grande persécution de toute l'histoire de l'Eglise, en nombre de victimes.

III – La situation en ce début du troisième millénaire

Examinons maintenant l'organisation et le mode de vie des deux Eglises, d'Occident (catholique-romaine) et d'Orient (orthodoxe), spécialement sous l'angle de la primauté. **Je voudrais faire un bilan positif d'une situation négative**, en tenant compte de trois aspects :

- les responsabilités dans la rupture ne sont pas égales, mais il y a des déficiences et des défauts dans les deux parties.
- on peut avoir le défaut d'une qualité, mais aussi la qualité d'un défaut.
- au-delà des aspects proprement ecclésiologiques et confessionnels, il y a une réalité symbolique Orient/Occident, qui est en général oubliée.

[Il y a un autre aspect qu'il faudrait prendre en compte : ce sont les défauts que nous avons en commun³¹ et qui heurtent la conscience des autres chrétiens, des autres religions ou de tous les hommes, et qui supposeraient un effort commun. Mais je n'aurai pas le temps de le traiter]

Disons un mot d'abord sur **les responsabilités historiques et leurs conséquences spirituelles**.

Les responsabilités historiques du schisme de 1054 sont accablantes pour l'**Occident**. Et ce qui s'est passé ensuite lors des Croisades, avec le sac de Constantinople, est inqualifiable. C'est un grand péché de l'Occident, qui a voulu imposer sa volonté par la puissance, en violant souvent les règles évangéliques (les papes chefs de guerre, comme Léon IX). L'Occident a péché « positivement », en faisant du mal, en transgressant les commandements divins.

Mais l'**Orient** n'est pas exempt d'erreurs. Au moment du schisme lui-même, Constantinople a eu une attitude assez méprisante vis-à-vis des Occidentaux, qui étaient regardés comme des *Barbares*, des gens incultes. Plus grave encore, après ce drame : l'Orient s'est replié sur lui-même et a « enterré son talent », en considérant que sa sœur occidentale était perdue. L'Orient a péché « négativement », en ne faisant pas de bien, en ne tendant pas la main à l'Occident, en ne se comportant pas comme Dieu.

Hélas, les uns et les autres, nous perpétons depuis 1000 ans ces deux péchés, ces deux attitudes. Nous devons tous nous en repentir devant Dieu.

Passons maintenant en revue **le mode de vie et l'organisation des deux Eglises, occidentale et orientale**, en établissant une sorte de fiche de synthèse (à ne pas prendre à la lettre évidemment, car les synthèses sont toujours réductrices : tout cela est à nuancer).

(30) Les iconostases, qui étaient à l'origine de simples chancels, comme dans tout le monde chrétien, mais surmontés de deux icônes (celles du Christ, nouvel Adam, et de la Théotokos, nouvelle Eve) sont progressivement élevées et finiront par cacher entièrement le sanctuaire des églises. On pense que c'est en raison des invasions mongoles (Kiev est prise et entièrement détruite par les Mongols en 1240). La fin de ce mouvement se situe au 15^e siècle, qui est aussi celui de la chute de Constantinople et de l'occupation musulmane (Turcs Seldjocides). On ne peut s'empêcher d'y voir un lien.

(31) On peut mentionner, entre autres choses :

- le cléricisme (primat excessif des clercs sur les laïcs et exaltation systématique des clercs)
- le sacerdotalisme (accaparement des fonctions par ceux qui ont le sacerdoce, évêques et prêtres)
- le luxe excessif et ostentatoire du train de vie d'une partie du haut clergé, ainsi que de certains lieux de culte
- l'inflation des titres « ronflants », qui viennent du Bas-Empire romain (mais en fait de Perse)
- la confusion entre la Tradition et les usages, et le formalisme qui en résulte
- l'incapacité de parler d'une seule voix face à la société et aux Etats, lorsque le Christianisme est mis en cause ou attaqué, et que les chrétiens sont en danger...

- En Occident : l'Eglise catholique-romaine

C'est une gigantesque structure hiérarchisée, pyramidale, avec au sommet un super-évêque qui est au-dessus de tous et tout-puissant. C'est une Eglise hyper-centralisée : tout part de Rome et tout y revient. Le pape nomme tous les évêques ainsi que ceux qui éliront son successeur, les cardinaux. En ce qui concerne cette élection, on a gardé l'apparence de l'Eglise antique, mais on l'a vidée de son contenu (les cardinaux-électeurs sont rattachés fictivement à l'évêché de Rome³² ; et on a oublié le peuple³²). C'est une Eglise uniformisée, sans diversité : même rite, mêmes règles, même langue (le latin jusqu'à Vatican II), quels que soient les peuples et les continents. Le pape étant déclaré Vicaire du Christ et infaillible, personne ne peut le reprendre, ni le vérifier. Il est aussi le chef d'un Etat, qui parle d'égal à égal avec les autres Etats.

C'est un système entièrement « **vertical** », qui est l'expression de la théologie trinitaire filioquiste, dans laquelle le rapport Père-Fils domine tout (Thomas d'Aquin disait que ne pas accepter le *Filioque* revenait à nier la suprématie du pape). C'est une Eglise **christocentrique**. L'accent est mis sur la vérité en tant que structure, règle, canon, hiérarchie..., c'est-à-dire tout ce qui est un reflet du « Logos ». C'est un système fermé, sans possibilité d'évolution ni de changements. Rome a mis près de 1000 ans à élaborer cette doctrine et à la mettre en pratique. Mais à quel prix ! Au 11^e siècle, toute la partie orientale de l'Eglise lui a dit « non », et au 16^e siècle, environ un tiers des chrétiens d'Occident lui ont aussi dit « non ». **Cette victoire est un superbe isolement**. Rome est prisonnière de ses dogmes et de ses canons.

- En Orient : les Eglises orthodoxes (« l'Orthodoxie »)

C'est une symphonie d'Eglises-sœurs, qui sont unies par la foi et la Communion eucharistique, et dont le mode de vie est **conciliaire**. Les Eglises, autocéphales ou autonomes, s'administrent elles-mêmes : chaque Eglise a son concile permanent, le Saint-synode, qui est présidé par un primat (patriarche, métropolitain ou archevêque). Les primats jouent un rôle important (ils exercent des présidences actives) mais ils n'ont pas tous les pouvoirs : en fait, ils ne peuvent rien décider d'important sans l'avis et l'approbation de leurs frères-évêques³³. Dans la plupart des Eglises, les évêques sont élus par le clergé et par le peuple. D'une façon générale les Eglises orthodoxes sont bien intégrées dans leurs nations respectives et y jouent un grand rôle : elles sont en harmonie avec les Etats, les peuples et les cultures.

C'est un mode de vie « **horizontal** », qui est l'expression de la théologie trinitaire de l'Eglise indivise (« le Grand Conseil divin »). C'est une **Eglise trinitocentrique** et **pneumatophore**. L'accent y est mis sur la vérité en tant que vie, énergie, liberté, inspiration..., c'est-à-dire tout ce qui est un reflet de l'Esprit. D'où le fait qu'il y ait une place pour le prophétisme et donc pour le peuple, car c'est le charisme du peuple. Elle s'est efforcée de conserver le caractère antinomique de l'Eglise, à savoir d'être « hiérarchique et libre » : hiérarchique en Christ et libre dans l'Esprit-Saint. Mais la liberté n'est pas soumise à la hiérarchie, de même que la vie n'est pas soumise à la loi. Ainsi, dans l'Eglise orthodoxe, tout le peuple est gardien de la vérité (et pas seulement le clergé, ni même les évêques) : un simple laïc peut reprendre un évêque ou un prêtre si ces derniers ne se tiennent pas dans la vérité dogmatique, s'ils expriment des pensées hétérodoxes. Les dogmes ne sont pas des concepts, des formules intellectuelles, qui seraient « à croire » obligatoirement, mais des vérités divines à vivre, à « être ».

Mais, car il y a un *mais*, il y a un revers à chaque médaille :

a- **Le système ecclésiologique romain** est très éloigné de l'Eglise antique et indivise, mais **il fonctionne** et il est efficace. **L'organisation ecclésiale orthodoxe** repose sur des bases antiques,

(32) Les cardinaux étaient à l'origine les clercs majeurs de la ville de Rome (« incardinés », c'est-à-dire affectés aux paroisses ou à l'évêché) et de son district (les 7 évêques suburbicains) qui participaient, avec le peuple, à l'élection de l'évêque de Rome, comme c'était la règle dans l'Eglise antique (et comme ça l'est toujours dans l'Orthodoxie). C'est pourquoi il y a actuellement des cardinaux-évêques, -prêtres et -diacres, mais qui en fait sont tous évêques, et dans le monde entier (l'internationalisation ne commencera qu'après le concile de Trente, mais ne se développera vraiment qu'avec Pie XII). « Cardinal » est un titre historique et administratif, qui n'a rien à voir avec la hiérarchie sacrée. En 963, le peuple sera interdit de vote et en 1050, les cardinaux obtiendront le pouvoir exclusif d'élire le pape : le peuple de Rome est éliminé, de même que les clercs non cardinaux. Ce « sacré collègue » a un aspect oligarchique.

(33) Tous les évêques sont égaux et peuvent se reprendre mutuellement (et se vérifier). Lorsqu'il y a un vote dans un Saint-Synode, le plus jeune des évêques-vicaires a autant de poids que le Patriarche.

proches du mode de vie de l'Église indivise, mais elle ne fonctionne pas, ou plutôt elle fonctionne incomplètement. En effet, **il n'y a pas de vie conciliaire universelle orthodoxe** (il n'y a pas eu un seul concile orthodoxe universel durant le deuxième millénaire). Dans la pratique, il s'agit plutôt **d'une juxtaposition d'Églises**, dont la conciliarité n'est pas toujours le mode de vie (il y a souvent des affrontements entre les Église autocéphales). Le patriarche de Constantinople se cantonne vraiment dans une primauté d'honneur, sur laquelle il est d'autant plus susceptible qu'elle ne produit aucun effet : il n'y a pas d'actes. Il est d'ailleurs significatif que nous utilisions constamment l'adjectif « inter-orthodoxe » pour désigner ce qui est supra-juridictionnel, sans nous rendre compte que ce terme est une aberration ecclésiologique. Notre « grand et saint concile pan-orthodoxe » est en préparation depuis... 1925 ! Tout le monde en rit dans l'Orthodoxie³⁴. Il en résulte qu'on ne peut rien changer, ni réformer (notamment notre calendrier, qui est aberrant³⁵ !). L'Église orthodoxe vit comme s'il ne s'était rien passé depuis 1000 ans ! Quant à notre concept d'« Église locale », il est assurément juste ecclésiologiquement et historiquement, mais nous ne le mettons pas toujours en pratique : le Patriarcat de Jérusalem est un patriarcat arabe, mais il n'a aucun évêque arabe : tous sont grecs, et ce malgré les protestations du peuple, des prêtres et des théologiens. La seule Église qui ait sacré des évêques arabes en Palestine est l'Église catholique-romaine ...

b- Par ailleurs, un défaut peut produire aussi une qualité, ou cacher une qualité.

Les caractères du système ecclésiologique romain peuvent paraître bien lourds à des Orthodoxes et même un peu étouffants, mais au-delà des apparences, on peut y discerner une richesse qui est un peu voilée, à savoir que Rome a conservé l'obsession de l'unité de l'Église, alors que les Orthodoxes n'y attachent pas une grande importance (nous sommes plutôt résignés à la division de l'Église). Il me semble que, mystérieusement, **Rome a conservé la mémoire de l'unité de l'Église**, même si on peut estimer qu'elle s'y prend mal pour la restaurer. En ce sens, elle joue vraiment un rôle universel.

c- Et enfin, je veux terminer sur **une note positive : la complémentarité de l'Orient et de l'Occident**. Le schisme de 1054 n'a pas été seulement une rupture entre deux Églises, entre deux confessions chrétiennes, entre deux conceptions de la primauté, mais aussi **une rupture entre l'Orient et l'Occident**, qui sont des notions **symboliques** et qui représentent deux aspects différents et complémentaires de l'Homme, deux reflets différents de Dieu dans l'homme.

- **L'Orient** est plus intériorisé et centré sur la Divine Trinité. Il est stable, intemporel et a la conscience de l'éternité. Sa voie naturelle est apophatique.

- **L'Occident** est plus extériorisé et centré sur l'Incarnation du Verbe. Il a la conscience du temps et de l'espace. Il est créatif, dynamique, conquérant, missionnaire, audacieux. Sa voie naturelle est cataphatique.

Ces deux richesses sont deux reflets de l'être divin : Dieu est inconnaissable et inaccessible dans Son essence, mais Il se donne et crée dans Ses énergies. **Ces deux richesses de l'Homme sont complémentaires : nous avons besoin les uns des autres**³⁶. Le plus grand drame du Schisme est qu'il a empêché l'Orient et l'Occident de coopérer, de se vérifier, de s'enrichir mutuellement : il a appauvri l'Église.

Le blocage actuel est aussi, je pense, une **pédagogie divine** : Dieu veut nous faire prendre conscience de ce que nous avons besoin les uns des autres. Il veut nous le faire comprendre par l'expérience, comme Il l'a fait avec le Fils cadet dans la parabole du Fils prodigue.

(34) Tous les Orthodoxes connaissent la date de ce prochain concile : il se tiendra « le Jeudi qui précède le Deuxième Avènement »...

(35) Le calendrier julien, qui est en vigueur pour le cycle pascal dans la presque totalité des Églises orthodoxes, est obsolète et inexact. Au 16^{ème} siècle, les Orthodoxes ont rejeté le calendrier grégorien, qui est beaucoup plus juste, simplement parce qu'il venait de Rome !

(36) Je n'en donnerai qu'une illustration, qui est quasiment humoristique : Les Orthodoxes aiment beaucoup les Pères de l'Église, mais les bonnes éditions sont catholiques-romaines, ici-même aux éditions du Cerf. Lorsqu'on veut une bonne édition de la liturgie byzantine, il faut se tourner vers Chèvotogne ou Rome ! Qu'il s'agisse des conciles, de la liturgie, de l'archéologie chrétienne, de l'hagiographie,... tous les grands manuels et toutes les grandes collections sont catholiques-romains. La science est en Occident.

Je pense que nous n'allons pas pouvoir trouver de solutions en changeant les règles ou en adoptant de nouvelles : **il faut changer d'esprit. Le salut du monde est dans la Croix du Christ**, qui est **antinomique** : il faut unir la **verticalité** de l'Occident et de la primauté à l'**horizontalité** de l'Orient et de la conciliarité. Cela suppose de mourir à nous-même, afin de vivre pour Dieu. Nous devons faire l'effort, les uns et les autres, **d'acquérir un mode de pensée et un comportement antinomiques** : c'est la clé du changement et du retour **à l'unité dans la diversité**.

Père Noël TANAZACQ

Prêtre orthodoxe

(Métropole Orthodoxe Roumaine d'Europe Occidentale et Méridionale)

Annexe

« Catholique » et « Orthodoxe » : signification, évolution et connotations

Pendant le premier millénaire (l'Eglise indivise)

« **Catholique** » vient du grec *kath'olon* et signifie *selon le tout*. Si chaque partie d'un corps est selon le tout, cela signifie qu'il y a unité de ce corps. Il en résulte aussi l'universalité, qui ne peut exister que lorsqu'on partage quelque chose avec tous les autres³⁴. Mais seule la vérité est une et a vocation à être universelle. Il s'agit donc d'une universalité qui n'est pas d'ordre géographique, mais qui est liée au contenu, à la vérité. Il y a aussi dans ce terme difficile et riche une notion de plénitude³⁵ (qui est bien rendu par l'équivalent slave « sobornost ») qui va de pair avec celle d'une tradition vivante gardée « partout, toujours et par tous », pour reprendre la célèbre expression de St Vincent de Lérins³⁶. Le grand théologien orthodoxe roumain, le P. Dumitru Staniloae y voit fondamentalement la notion de communion («... comme l'unité d'un organisme vivant...dans laquelle les parties...se complètent les unes les autres dans une même vie »).

Ce terme a été utilisé très tôt par les chrétiens pour désigner l'Eglise « véritable », pour la distinguer des sectes hérétiques ou schismatiques (qui ont pullulé dès le 2^{ème} siècle).

« **Orthodoxe** » vient du grec *ortho-doxa* et signifie à la fois *pensée juste* et *glorification juste*. Ce terme a été utilisé aussi très tôt par les chrétiens, mais surtout dans un sens dogmatique, pour distinguer les vrais chrétiens des hérétiques. Il a été beaucoup utilisé pendant les grands combats contre les hérésies (les 7 conciles oecuméniques).

Pendant la période de l'Eglise indivise (le 1^{er} millénaire) on a utilisé les deux, qui étaient presque synonymes, mais *catholique* était plutôt un terme ecclésiologique (« l'Eglise catholique ») et *orthodoxe* plutôt dogmatique (« la foi orthodoxe »). En fait les deux termes sont complémentaires : sont membres de l'Eglise catholique ceux qui confessent la foi orthodoxe. Si l'on voulait être exact, lorsqu'on parle de l'Eglise indivise, on devrait dire « l'Eglise catholique-orthodoxe » (ce qui est utilisé par certains auteurs)³⁷.

(34) Dans le Nouveau Testament et dans les écrits de l'époque apostolique on trouve l'expression : « l'Eglise qui est en tel lieu... » : il s'agit simultanément d'une Eglise « locale » et de « l'Eglise », chaque membre étant en communion avec le tout et porteur du tout, mais avec un caractère distinctif (lieu, langue, culture...). C'est cela la catholicité.

(35) Grec : *plêroma*

(36) *Commonitorium* I, ch. 2. (milieu du 5^{ème} siècle)

(37) Certains Saints aussi y attacheront de l'importance. St Jean de Changhaï et San Francisco (1896 -1966), qui sacra en 1964 un évêque pour la petite Eglise orthodoxe française, issue du Patriarcat de Moscou après la 2^{ème} guerre mondiale, lui avait conseillé d'ajouter l'adjectif « catholique » à « orthodoxe », pour rappeler que la Gaule avait fait partie de l'Eglise indivise.

Depuis la division de l'Eglise

Après le schisme de 1054, on conservera ces termes, mais leur sens évoluera, et surtout ils seront de plus en plus « connotés ».

Rome conservera farouchement le terme « **catholique** », parce qu'il était usuel et parce qu'il la confortait dans sa nouvelle ecclésiologie, puisque elle estimait être, à elle seule, « l'Eglise ». On a conservé le terme, mais on en a changé le contenu. Sera « catholique » la personne ou la communauté en communion avec le pape de Rome (on pourrait même dire : reconnaissant son autorité et donc soumise à lui).

Les patriarchats d'Orient, prenant acte des importantes divergences dogmatiques avec le patriarcat de Rome, préféreront s'affirmer « **orthodoxes** », fidèles à la vraie foi. Mais, s'ils sont réellement orthodoxes, ils sont aussi orientaux, avec leurs rites, leurs règles, leurs usages. L'un est universel, mais pas l'autre.

On voit donc que le sens a évolué, des deux côtés. L'Eglise occidentale sera « catholique », mais « romaine », l'Eglise orientale sera « orthodoxe », mais dans une acception qui progressivement signifiera « orientale ». Les deux termes vont ainsi être connotés. Les orthodoxes sont aussi « catholiques », mais pas dans le sens où on l'entend en Occident : ils utilisent donc rarement le terme³⁸, parce qu'il est connoté « romain » (les Protestant vont plus loin : ils ont carrément banni le terme « catholique » du Symbole de foi et l'ont remplacé par « universelle »[l'Eglise]). Les catholiques-romains, eux, n'utilisent jamais le terme orthodoxe, probablement parce qu'ils ont modifié le Symbole de foi de l'Eglise indivise, mais aussi et surtout parce qu'il est connoté « oriental ».

(38) Dans certains Patriarcats, on utilise parfois l'expression « orthodoxe-catholique » pour se qualifier, mais uniquement dans des documents internes. On peut mentionner aussi deux usages : dans les monastères orthodoxes importants, l'église principale est appelée le « katholikon » (au Mont Athos, par exemple) ; et certains primats, comme celui de Géorgie, sont appelés « katholikos ».

Table des matières

I- Préambule évangélique : « Qui est le premier ? »	1
II- Un survol de l’histoire de l’Eglise, sur 2000 ans	2
1- Le Christ et l’Eglise apostolique : les fondements.....	2
2- Le 34 ^e canon apostolique et l’Eglise indivise.....	2
3- Les grands bouleversements à la charnière des deux millénaires et le schisme de 1054.....	5
4- L’Eglise déchirée : le deuxième millénaire.....	7
III- La situation en ce début du troisième millénaire	10
- Les responsabilités historiques.....	10
- Le mode de vie et l’organisation des deux Eglises	11
. En Occident : l’Eglise catholique-romaine	
. En Orient : les Eglises orthodoxes	
- Le « revers des médailles » :	
a- Les deux systèmes ecclésiologiques et leurs failles.....	11
b- La qualité d’un défaut.....	12
c- La complémentarité de l’Orient et de l’Occident.....	12
Annexe : « Catholique » et « Orthodoxe » : signification, évolution et connotations	13